



LIEU-DIT

LE JOURNAL DE LA FONDATION D'ENTREPRISE HERMÈS



N° 3 / JANVIER - JUIN 2024

ITINÉRAIRE

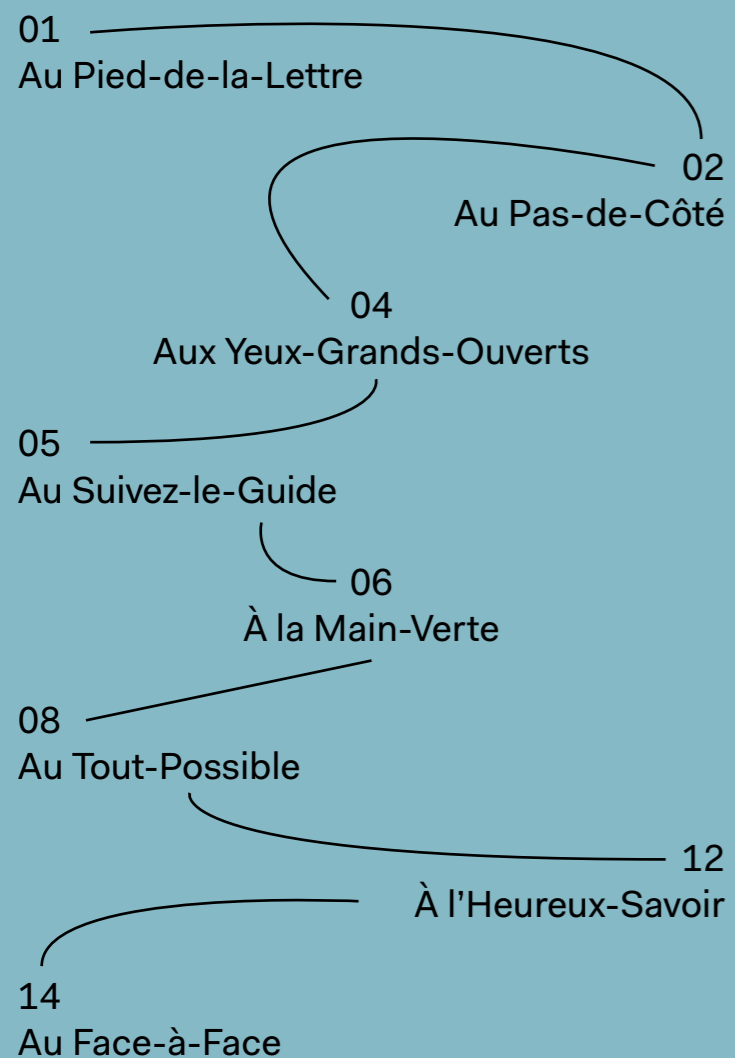


és
oires.

ement

es

s



LIEU-DIT est un journal édité par la Fondation d'entreprise Hermès donnant la parole aux communautés qu'elle accompagne dans les territoires. Engagée en faveur de la création artistique, de la transmission des savoir-faire, de la protection de la biodiversité et de l'encouragement à la solidarité, la Fondation fédère depuis 2008 un maillage de femmes et d'hommes agissant à l'échelle locale, nationale et globale à travers une multiplicité de gestes.

DU TEMPS ET DE LA LIBERTÉ

Avec ce troisième numéro, LIEU-DIT continue de faire connaître les actions menées par la Fondation d'entreprise Hermès à travers la parole de celles et ceux qui en sont les protagonistes.

Engagés dans la création artistique, la transmission des savoir-faire, la préservation de la biodiversité ou la solidarité, ils sont artistes, porteurs de projets, complices ou partenaires de la Fondation, reconnus pour leur implication, l'amour de leur métier et leur expertise. Chacun d'eux est accompagné par la Fondation de manière à agir *in situ*, au plus juste et dans les meilleures conditions. LIEU-DIT réunit leurs récits, dans lesquels ils partagent leurs passions et leurs expériences.

Comment aller plus loin dans la création, dans l'exploration du monde qui nous entoure ou tout simplement en faveur de l'intérêt général ? Avec du temps et de la liberté, ainsi que le relate chaque témoignage. La Fondation privilégie en effet un mécénat ciblé, structuré par programme, propice à l'émancipation et à la transformation de chacun. Reposant sur une relation de confiance, ces modalités d'action reflètent les valeurs humanistes qui animent la Fondation depuis ses origines.

Retrouvez, dans ce nouveau numéro de LIEU-DIT, une topographie des projets soutenus par la Fondation d'entreprise Hermès : dans chacun de ses domaines d'intervention, à travers les gestes de ses différents bénéficiaires, elle continue de se mobiliser avec conviction en faveur du bien commun.

En couverture : Workshop de la sixième Académie des savoir-faire, Atelier d'Isly des Compagnons du Devoir, Saumur, 2023 © Tadzio

Crédits : © Gestuelle / Courtesy de l'artiste et de la galerie CLEARING © Benjamin Baltus / Courtesy de l'artiste et de la galerie CLEARING © CLEARING / © Benoît Teillet / © Lys Arango / © Valentin Russo, Centre national de la danse / © Tadzio

Président : Olivier Fournier / Directeur de la publication : Laurent Pejoux / Responsable éditoriale : Anaïs Koenig / Cheffe de projets : Jacqueline Lénard / Chargée de projets Communication : Mathilde Bonnefoy / Coordination éditoriale : Marylène Malbert / Secrétaire de rédaction : Sabine Moinet / Conception graphique : Les Graphiquants
Tous droits réservés © Fondation d'entreprise Hermès, 2024. Ne peut être vendu.

LES LUMIÈRES DE LA NUIT

Par Mathilde Monnier,
chorégraphe

Programmée successivement à Paris, Clermont-Ferrand, Lyon et Rennes dans les quatre théâtres partenaires de *Transforme*, *Black Lights*, la nouvelle création de Mathilde Monnier, constitue le point commun des quatre étapes du festival. Pour LIEU-DIT, la chorégraphe française revient sur le processus créatif de sa pièce : du texte à la scène, elle a conduit ses interprètes à explorer de nouvelles possibilités d'incarnation.

« *Black Lights*, les lumières de la nuit, les éclats de mémoire qui jaillissent et percent les rêves, les flashes qui éclatent encore des années plus tard, ou comment vivre avec la présence persistante de certains événements traumatiques. Comment se réinventer un corps, un imaginaire face aux histoires de violence, comment se tenir ensemble pour parler d'une même voix, comment parler publiquement sur un plateau.

Actes Sud a publié l'ensemble des textes de la série *H24* créée pour Arte par deux réalisatrices, Valérie Urrea et Nathalie Masduraud, qui traite en vingt-quatre récits des violences ordinaires vécues par des femmes. Certains sont tout à fait des textes de théâtre : ils ont été rédigés à la première personne et sont adressés dans une oralité possible pour la scène. J'ai décidé d'en faire une pièce de théâtre et de danse.

Elles sont huit sur le plateau. Huit femmes d'âges et de carrières très différents, trois comédiennes et cinq danseuses toutes excellentes et engagées dans leur travail. Avec la complicité du dramaturge Stéphane Bouquet, nous avons fait un choix drastique de neuf textes parmi les vingt-quatre tout en gardant la cohérence du propos et l'équilibre avec la partie dansée. Le travail de répétition consiste à mettre en lien le corps des danseuses avec le fond de ces textes. Comment arriver à incarner ces histoires, comment le mouvement de la danse peut-il

être à la hauteur des mots en produisant un imaginaire puissant ? Il s'agit de trouver des états de corps qui soient en mesure de produire du récit. Mais, surtout, comment créer un groupe, un ensemble de voix qui puissent porter ces paroles solitaires : il faut faire corps, en construisant des chœurs qui soutiennent chaque action.

La scénographie d'Annie Tolleter est un paysage dévasté fait de souches d'oliviers centenaires trouvées dans des champs autour de Montpellier. Nous avons décidé de brûler en partie ces souches pour leur donner une couleur noire, et de les disposer en arrière-fond du plateau. C'est un paysage réel et mental, à la fois poétique et ancestral qui opère comme le fond de nos mémoires.

Monter un spectacle sur un sujet d'actualité brûlant est parti d'une urgence pour faire entendre d'autres voix que celles des débats médiatiques, politiques ou littéraires qui se sont manifestées après le mouvement #MeToo, une autre façon d'aborder cette thématique des violences faites aux femmes à travers le corps, la mémoire de la peau, les mouvements oubliés. Mais le projet est aussi de faire apparaître une résilience possible, afin que le corps puisse s'inviter à une réconciliation avec lui-même. »

Transforme
Paris, Clermont-Ferrand, Lyon et Rennes
16.11.2023 → 30.05.2024

Festival itinérant créé en 2023 par la Fondation d'entreprise Hermès, *Transforme* propose une programmation scénique pluridisciplinaire en prise avec le monde contemporain.



UN LIEU POUR RECEVOIR ET REGARDER

Par Joël Riff,
commissaire de La Verrière

Depuis 2023, Joël Riff orchestre le commissariat de La Verrière selon un principe de « solos augmentés » qui invite à aborder une œuvre dans une configuration plurielle. Alors que s'ouvre sa quatrième proposition, « Emi e dames messeur », il évoque comment l'espace d'exposition bruxellois de la Fondation lui a inspiré cette approche collective du travail d'un artiste.

« Exposer, c'est mettre en lumière. Sous la verrière de La Verrière, l'exposition est double. Il y a les rayons qui baignent de jour le lieu par son ouverture zénithale. Et le contenu qui rayonne par son partage public. Foyer et focale, c'est un endroit pour recevoir et regarder, qui concentre et diffuse. Il s'agit d'un grand plateau qui rend visible. Ici, sous un même soleil, une clarté horizontale, une équivalence qui embrasse, tout se montre. C'est dans cet élan qu'est née l'intuition du solo augmenté, cette présentation personnelle collective articulée de façon plurielle autour d'une seule sensibilité. Plutôt que commenter, ce format donne à voir. Il manifeste. Après Marion Verboom, Anne Marie Laureys et Cristof Yvoré qui, via leur travail respectif, ont déjà réuni en un an plus d'une vingtaine d'autres artistes couvrant près d'un siècle et demi de production en arts visuels, décoratifs et appliqués, c'est Koenraad Dedobbeleer qui nous irradie. L'expérience est photosensible. Elle impressionne la rétine. Alors, il s'agit de montrer des œuvres qui montrent. Ses propres dispositifs se retrouvent auscultés parmi les figures que lui-même révèle, relevant d'amitiés voisines, de pépites du xx^e siècle, de photographies d'avant-garde ou d'autres icônes d'un art domestique. Ainsi, après trois monographies à Bruxelles, le programme de La Verrière continue de cultiver l'exclusivité en la situant ailleurs, dans une confiance affichant les coulisses d'une œuvre. L'artiste nous



livre sa cuisine, littéralement. C'est dans cette partie de sa maison que se déploie une constellation de complexités. Socle de sa pratique sculpturale, il partage une encyclopédie sentimentale. À travers elle, on voit ce qu'il regarde. »

Koenraad Dedobbeleer
« Emi e dames messeur »
La Verrière, Bruxelles (Belgique)
08.02 → 27.04.2024

Engagée en faveur de la création artistique contemporaine depuis ses origines, la Fondation d'entreprise Hermès pilote la programmation de quatre espaces d'exposition en Europe et en Asie.



LA GRANDE PLACE
Saint-Louis-lès-Bitche
(France)

16.11.2023 → 28.04.2024

Exposition collective
« Le Verre »

Un vaste répertoire de formes réparti en cinq sections. Leur point commun ? Toutes découlent d'une même bouteille de verre industriel. Cet impératif de recyclage était la consigne donnée par Noé Duchaufour-Lawrance aux artisans, designers et ingénieurs lors du workshop de clôture de l'Académie des savoir-faire consacrée au verre. Réalisée au Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques (Cirva) où elle a été ensuite exposée, cette exploration collective dialogue aujourd'hui avec les collections de cristal de La Grande Place.

LE FORUM
Tokyo
(Japon)

16.02.2024 → 26.05.2024

Nicolas Floc'h,
Kate Newby, Takeshi Yasura,
Raphaël Zarka
« Ephemeral Anchoring »

Deuxième volet du diptyque « Ecology: Dialogue on Circulations », l'exposition « Ephemeral Anchoring » réunit quatre artistes qui sondent le phénomène de la circulation de l'énergie entre la nature et l'humanité. Tout en invitant le public à approfondir sa réflexion sur l'écologie, cet accrochage résonne avec l'exposition « Our Ecology: Toward a Planetary Living » présentée au Mori Art Museum de Tokyo, à laquelle participent également Kate Newby et Takeshi Yasura.

L'ATELIER HERMÈS
Séoul
(Corée du Sud)

22.03.2024 → 09.06.2024

Claire Fontaine
« Beauty is a Ready-Made »

Fondée en 2004 à Paris, cette artiste collective féministe et conceptuelle s'attache à révéler le déséquilibre des pouvoirs au sein de nos sociétés et à élargir nos espaces de liberté en produisant des ready-made. Pour sa première exposition personnelle en Asie, Claire Fontaine présente à l'Atelier Hermès une sélection d'œuvres emblématiques, dont la série *Foreigners Everywhere*, à laquelle la Biennale de Venise 2024 a emprunté son titre.

REGARDS CROISÉS SUR MANUTERRA

Lors de l'année scolaire 2022-2023, plus de 270 élèves en France ont cultivé une parcelle pendant douze séances sur le temps scolaire dans le cadre du programme Manuterra. Accompagnés par un professionnel, ils se sont initiés à la permaculture en éprouvant les enjeux de la préservation de notre biodiversité. Élèves, jardiniers et enseignants partagent leurs regards sur cette expérience collective.



Lancé en 2021 par la Fondation d'entreprise Hermès, Manuterra est un programme de sensibilisation du public scolaire à la biodiversité par la découverte de savoir-faire jardiniers.



« Ce qui plaît vraiment aux élèves, c'est cet aspect pratique : on va dans le jardin, on met les mains dans la terre et on se sert des outils. »

Caroline, professeure de SVT

« Je suis très pressée de ramasser les légumes de mon jardin car je suis une grosse gourmande. »

Mia, élève de CE1

« À la dernière séance, on a récolté, c'était le Graal. Les enfants étaient enchantés, partagés entre joie et étonnement, très excités, d'une excitation débordante. »

Fanny, jardinière

« [Lorsque l'on se connecte avec la nature], on se sent calme, paisible. »

Tanoa, élève de 6^e

« Les élèves ont beaucoup travaillé en groupe, cela leur apprend la patience, l'entraide, la coopération, à être ensemble, à écouter l'autre et à partager aussi. »

Christelle, professeure des écoles

« Les moments que je préfère, ce sont les moments d'action, comme lorsqu'on a fait les "lasagnes" : pour recréer un sol suffisamment aéré, les élèves devaient faire des couches d'azote et des couches de carbone. Ils étaient avec les brouettes, les fourches ; on les sentait vivants. »

Fanny, jardinière

« C'est très important de nourrir les sols car, en permaculture, on travaille beaucoup à essayer de rendre ce que l'on a prélevé. »

Clara, jardinière

« Je ne savais pas qu'un jardinier pouvait faire autant de choses. »

Jennah, élève de CE1

« J'aime bien mettre les mains dans la terre. »

Malo, élève de 6^e

« Manuterra, c'est un programme sur le long terme. Les élèves ne peuvent pas forcer les choses, c'est la nature qui décide. »

Caroline, professeure de SVT

DONNER DU « TEMPS GÉNÉREUX »

Conversation entre Bernhardt Eichner, directeur général de Hermès Services Groupe, et Léa Martins, acheteuse au sein des services généraux de Hermès Services Groupe

Dans le cadre du programme interne H³ – Heart, Head, Hand, l'action solidaire de la Fondation d'entreprise Hermès est portée par des collaborateurs de la maison qui en deviennent les ambassadeurs. Ils ont désormais la possibilité d'effectuer sur leur temps de travail des missions d'intérêt général. L'entité Hermès Services Groupe a souhaité s'engager dans ce nouveau dispositif qui prend la forme d'un mécénat de compétences. Retour sur cette expérience.

Bernhardt Eichner Le programme H³, auquel nous avons déjà participé par le passé, est entré dans une nouvelle phase élaborée avec les ressources humaines du groupe qui nous ont sollicités. Hermès Services Groupe (HSG) est ainsi pilote de ce mécénat de compétences, qui propose aux salariés de s'engager auprès d'acteurs d'intérêt général pendant leur temps de travail. Tout le monde peut y participer sur la base du volontariat. Ainsi, parmi les 450 collaborateurs de HSG, 50 se sont déjà engagés. Ce mécénat s'apparente à ce que j'appelle du « temps généreux », du temps que l'on donne à une association pour agir et faire quelque chose qui ne correspond pas forcément à son métier mais qui va aider la société.

Léa Martins Oui, souvent, la seule compétence requise, c'est l'envie d'aider des personnes qui sont dans le besoin. Il est très important pour moi de me sentir utile et je voulais agir pour une cause qui me tient à cœur. Nous avons beaucoup de chance chez Hermès car tout est fait pour faciliter l'engagement solidaire : chez HSG en particulier, chacun bénéficie de cinq jours par an sur son temps de travail pour s'investir dans des missions s'il le souhaite. C'est la première fois que

je vois cela dans une entreprise. Ce que propose Hermès rejoint ainsi mon objectif d'aider, à mon échelle.

B. E. Nous avons invité une dizaine d'associations dans le cadre d'un forum auquel nous avons convié tous les collaborateurs pour que chacun découvre cette offre de mécénat variée. C'est un travail de longue haleine, c'est pourquoi j'ai prévu d'en parler régulièrement avec les équipes. L'exemple va générer du mouvement, on s'inscrit sur un temps long. La mission peut se dérouler de manière groupée, si des collaborateurs veulent organiser un événement collectif sur une journée. Certains y réfléchissent encore, je laisse émerger les initiatives individuelles.

L. M. Pour ma part, nous étions quatre personnes issues de différentes équipes à souhaiter nous engager dans une mission solidaire. Nous avons choisi l'association La Chorba, qui lutte depuis plus de vingt-cinq ans contre l'exclusion en proposant des plats chauds et des petits-déjeuners dans plusieurs lieux à Paris. Cette association laïque a vocation à aider les personnes démunies, sans conditions.

B. E. Nous nous sommes fixé plusieurs critères : la solidarité bien sûr, l'aspect local, ensuite, car chacun doit pouvoir se mobiliser facilement dans son quotidien, à côté de son domicile ou à proximité du bureau. Nous avons donc sélectionné des associations basées en Île-de-France.

L. M. En l'occurrence, nous avons réalisé notre mission à Paris, à La Villette. Nous avons quitté le bureau dans l'après-midi pour rejoindre l'association où le responsable des bénévoles nous a présenté la structure, le local et l'organisation du dispositif : une grande salle qui devait ouvrir à 18 heures. Nous avons commencé à préparer les plateaux-repas, à ranger les yaourts, les œufs, le pain pour optimiser le flux logistique. Nous étions une dizaine de volontaires en tout, dont nous quatre. Nous nous sommes réparti les postes, de l'accueil des bénéficiaires au service de la soupe – le mot chorba signifie soupe en arabe –, sans oublier le débarrassage des plateaux et le nettoyage. Moi, j'étais plutôt en bout de chaîne. Nous avons été frappés d'apprendre que l'association était en sous-effectif. La distribution habituelle de café et de thé ainsi que le poste de recharge des téléphones n'ont pu être proposés faute d'un nombre suffisant de bénévoles. On avait du mal à imaginer comment ils auraient pu accueillir autant de personnes si nous n'étions pas venus ce jour-là. Nous avons distribué 800 repas en quatre heures, nous n'avons pas chômé ! Chaque repas comprenait un plat chaud pris sur place et un dessert, compote ou laitage. Certains mangent très rapidement avant de repartir, d'autres prennent le temps de discuter avec d'autres bénéficiaires.

B. E. Les distributions ont lieu tous les jours ?

L. M. Tous les soirs sauf le jeudi, il y a aussi des distributions de petits-déjeuners dans un autre lieu à Paris, près du Centre Pompidou. Plus de 210 000 repas chauds sont distribués chaque année par La Chorba. C'est un rythme très dense, un flux continu. Le local est mis à disposition par la Ville de Paris, mais l'association a besoin de ressources, aussi bien humaines que financières. À la fin de la journée, nous avons nettoyé la salle avec du matériel très utilisé par exemple. Il y a donc des appels aux dons pour du matériel neuf, des machines opérationnelles...

Depuis 2014, le programme H³ – Heart, Head, Hand structure l'action solidaire de la Fondation d'entreprise Hermès qui s'exerce à travers l'engagement des collaborateurs de la maison Hermès en faveur d'initiatives d'intérêt général, sous la forme d'un mécénat de compétences ou d'un soutien financier abondé par la Fondation.

B. E. Après cette première expérience, comment comptez-vous utiliser le reste de votre temps alloué ?

L. M. Nous aimerions profiter des jours offerts par Hermès pour œuvrer aux côtés d'autres associations, par exemple au travers de la distribution de colis. Nous sommes extrêmement fiers d'avoir participé à cette distribution de repas. Cela nous a motivés pour partager une nouvelle expérience ensemble, à La Chorba ou ailleurs. C'était vraiment stimulant d'agir collectivement.

B. E. Nous allons communiquer sur toutes les expériences déjà menées, car il est très utile de savoir ce que les autres ont fait pour s'impliquer à son tour. Nous devons valoriser ce volontariat, accompagner ce cercle vertueux pour que cela continue.

L. M. Oui, en effet, le partage d'expériences donne envie à d'autres personnes, il est donc important d'échanger et de répondre aux éventuelles questions.

B. E. Ce qui importe, c'est d'arriver à prendre sur son temps de travail. Je me rends compte que cela peut être une difficulté. En étant pilote, on doit faire en sorte que tout le monde puisse participer quels que soient les métiers : les cadres, les agents de sécurité, les manutentionnaires, celles et ceux qui ont des activités très opérationnelles. Il faut organiser les missions en fonction des plannings, mais nous sommes très motivés. L'équipe qui s'occupe de la RSE et du développement durable chez HSG, en charge du projet, va orienter les personnes intéressées. Nous en sommes encore au début, on fera un premier bilan dans six mois.

L. M. Le rôle de l'équipe du développement durable est essentiel pour passer de l'étape « je veux » à « j'y vais ». J'ai été ravie que la maison nous donne les clés pour vivre cette expérience. J'espère que c'est un projet qui va prendre.

B. E. Pour ma part, c'est une certitude !



OUVRIR UN CHEMIN

Par Raphaëlle Delaunay,
directrice pédagogique
de la formation Élan

En 2021, le Centre national de la danse a créé Élan, une école de l'égalité des chances destinée à des lycéens qui pratiquent la danse à un niveau avancé. La troisième promotion comprend vingt élèves, issus du territoire francilien et sélectionnés sur critères sociaux. Gratuite, cette formation leur transmet les codes et la confiance nécessaires pour envisager une carrière chorégraphique. La Fondation soutient Élan dans le cadre de son programme Artistes dans la Cité.

«Élan est un format d'école qui n'existe nulle part ailleurs, taillé sur mesure en complément d'une éducation artistique en conservatoire par nature très ciblée sur l'apprentissage technique. Nous n'en sommes qu'à la troisième promotion, mais les jeunes se montrent très désireux de toucher à une forme de pluridisciplinarité, et disposés à s'aventurer dans des zones qui peuvent être fragiles à ce moment de leur vie, notamment la prise de parole et le dévoilement d'une intimité... On élargit leur champ de vision, on sort même du domaine purement chorégraphique pour tenter d'autres expériences.

Pour donner un exemple très concret : on a commencé cette saison avec un travail sur le clown que j'ai appelé « Corps poétique, corps burlesque ». Et il y a eu des réponses merveilleuses ! Décloisonner le champ chorégraphique, cela peut aussi toucher à l'humour, au théâtre, au clown. Si cela fait longtemps que l'on tend vers la pluridisciplinarité dans la danse, ce n'est pas encore évident dans les formations. Nous sommes aussi allés vers des danses non occidentales : j'ai ainsi invité la danseuse et chorégraphe Fanny Vignals qui a travaillé sur les danses afro-brésiliennes, où se joue un autre rapport au rituel.

Élan offre une chance à des jeunes qui pourraient se disqualifier eux-mêmes d'office,

en leur donnant les outils et la confiance nécessaires pour tenter l'impossible. Ils peuvent ainsi se sentir plus légitimes pour prendre la parole et proposer de nouveaux récits. Nous ne cherchons pas l'excellence, nous ne nous sommes pas fixé d'objectifs de réussite. Il n'y a même pas de restitution : tout est gratuit au sens noble du terme. Ce n'est pas un investissement dont on attend un retour : il s'agit de favoriser l'émancipation, l'épanouissement, de développer l'imaginaire, de mettre en réseau l'intellect, son histoire personnelle, son corps... pour nourrir la création de demain.

La formation est de mieux en mieux relayée : ceux qui sont passés par Élan en sont les meilleurs ambassadeurs car ils aiment en parler. À la suite d'un appel à candidatures, les jeunes se présentent, on organise des ateliers où l'on observe leurs capacités à s'emparer des propositions, à être ensemble. On leur fait passer ensuite un petit entretien, nous prenons aussi en considération leurs revenus comme critère de recrutement. À talent égal, on retiendra celle ou celui pour qui c'est le plus compliqué. Mais ce n'est pas tout : parfois, il existe de petits empêchements. Quelque chose dans l'attitude qui laisse penser qu'il y a des barrières mentales ou un enseignement trop rigide. On a cette vigilance de chercher là où on peut ouvrir un chemin. Et on a vraiment de belles surprises.»

Artistes dans la Cité est un programme à travers lequel, depuis 2018, la Fondation d'entreprise Hermès s'engage à favoriser la transmission des métiers de la scène auprès des talents de demain.



SE RAPPROCHER DES MATÉRIAUX

Entretien entre Thibaut Barrault,
architecte et enseignant,
et Anna Saint-Pierre, designer



Dédiée à la pierre, la sixième édition de l'Académie des savoir-faire a rassemblé en 2023 artisans, designers, ingénieurs et, pour la première fois, des architectes pour explorer les multiples facettes de ce matériau. Après cinq matinales de conférences et autant de master class, les académiciens se sont réunis à Saumur pour un workshop sous la direction pédagogique de l'architecte Lina Ghotmeh. À leur disposition, des cubes de tuffeau de 25 cm de côté. Récit croisé de deux académiciens.

Comment avez-vous traversé le premier semestre de l'académie ?

Anna Saint-Pierre Dans le cadre des matinales, les points de vue des géologues, historiens, archéologues qui se croisaient avec les propos des architectes m'ont paru très pertinents et inspirants: j'ai peu l'habitude de telles associations. Lors des visites des carrières, les paysages créés par l'extraction de la pierre m'ont paru aussi fascinants qu'effrayants – d'où des moments forts d'un point de vue émotionnel dans la compréhension de l'exploitation de cette ressource. J'ai aimé apprendre en me trouvant dans des endroits très incarnés qui racontaient aussi des choses sur la pierre.

Thibaut Barrault Les relations entre les matinales et les master class étaient très riches et précises, autant par les intervenants sollicités que par les lieux dans lesquels on était. Il y avait une forte interaction entre le fond et la forme, avec une dimension très humaine lors des master class. Cela a créé un bon équilibre avec l'aspect scientifique du programme.

Forts de ce semestre, qu'attendiez-vous du workshop ?

A. S-P. J'avais des attentes que j'ai finalement mises de côté. Après avoir visité ces sites et découvert des techniques, j'avais surtout envie de les expérimenter ou de les transposer à d'autres matériaux, à des réflexions liées à des enjeux contemporains comme l'énergie, l'économie des ressources, etc.

T. B. Moi, je n'attendais rien du workshop tellement j'avais été rassasié par les matinales et les master class. J'avais envie de travailler avec celles et ceux qui font de la marqueterie sur de la pierre dure, les tailleurs de pierre, les artistes. Envie de les regarder, d'essayer de faire comme eux, de participer à quelque chose qui me dépassait. Mais je n'avais pas forcément envie – on me l'a demandé à un moment – de trouver une cohérence globale au projet. C'est mon métier de tous les jours et j'étais venu au workshop pour m'ouvrir à d'autres choses.

En quoi consistait le projet que Lina Ghotmeh vous a proposé de réaliser ?

A. S-P. On a travaillé par petits groupes avec des blocs de tuffeau. L'idée était de fabriquer un « cadavre exquis » à partir de nos différentes approches de la pierre.

Un groupe, parti en excursion dans un bras asséché de la Loire, a collecté et inventorié des cailloux roulés et polis par le fleuve, des silex, des ardoises, des tuiles, des calcaires aussi. Ils ont été incrustés dans le tuffeau, avec ou sans liant, et utilisés pour un travail de marqueterie évoquant la notion d'empreinte et de fossile. Certains académiciens se sont focalisés sur la question de la composition de la pierre, de sa formation géologique avec des aspects plus poétiques et esthétiques, aboutissant notamment à une recherche sur les vasques, en écho à la pierre calcaire et sédimentaire issue du retrait progressif de la mer. D'autres ont appréhendé la pierre comme un bloc à sculpter avec la question de l'ornement qui était assez présente. Il y a eu ainsi un travail de gravure de typographie lapidaire sur la question de la vie dans la matière inerte.



Enfin, il y a eu un projet de stéréotomie qui a beaucoup fait débat: toute une arche a été traduite du dessin vers des modules sculptés à la main, un à un, par une grande partie du groupe. L'ensemble de ces recherches a formé un parallélépipède qu'on a d'abord appelé le « podium » avant de dériver vers d'autres termes. Pour moi, il a un aspect très scénographique, entre démonstration de différents savoir-faire et agglomérat de ce que l'on a appris et partagé pendant le workshop.

Pourquoi la stéréotomie a-t-elle fait débat ?

A. S-P. Parce qu'il y a eu des échanges sur l'utilisation de la pierre pour ses performances,

versus la poétique de la pierre. Le fait de travailler en stéréotomie nécessitait d'utiliser beaucoup de blocs. La question de l'échelle s'est posée, et ce que cela allait apporter au projet de façon générale.

T. B. Nous avons travaillé avec des blocs de 25 x 25 x 25 cm, ce qui a considérablement impacté le workshop parce qu'on pouvait les porter seul à mains nues. La performance dont parle Anna, c'était la question de savoir si notre objet final devait faire preuve d'un peu d'héroïsme pour dépasser le complexe de la pierre par rapport à d'autres matériaux qui « franchissent » beaucoup mieux, comme le bois, l'acier ou le béton. Il y a toujours cette histoire de la pierre qui dit « moi aussi, je sais faire ». Nous sommes finalement tombés d'accord pour chercher comment faire quitter le sol aux blocs et on s'est tous rendu compte à la fin que le résultat était vraiment chouette.

Comment vous êtes-vous inscrits personnellement dans ce travail collectif ?

A. S-P. J'avais une appétence pour certaines techniques comme la taille, que je ne connaissais pas du tout, et qui peut être transposée à des contextes contemporains. J'ai le sentiment d'avoir appris beaucoup sur ce sujet, les outils, le vocabulaire, et même sur la question de la stéréotomie : comment, à partir de la taille d'un bloc, on peut créer une architecture sans liant, sans ciment, et qui peut être déconstructible.

T. B. Dans mon métier, je parle beaucoup des matériaux, mais je suis en fait très éloigné de la question du faire. Cela a été assez fort de réaliser à la fois le poids, la matière, l'humidité, la réaction du matériau derrière l'outil : des choses auxquelles je n'ai pas accès en tant qu'architecte. Et cela me fait réfléchir, dans mon travail d'enseignant, à la capacité que je peux avoir de proposer aux étudiantes et étudiants un rapport différent à la matière. Au final, je me rends compte à quel point j'étais distant du matériau dans les carrières et à quel point je m'en suis approché grâce à ces blocs.

A. S-P. Je te rejoins complètement. Le travail de la main, c'est une approche très sensible du matériau, de ses propriétés, de son grain. Il y a d'ailleurs eu des débats sur le tuffeau.

Depuis 2014, la Fondation d'entreprise Hermès invite, dans le cadre de l'Académie des savoir-faire, des professionnels à explorer collectivement une matière universelle dans la transversalité des pratiques, en conjuguant innovation, expérimentation et écoresponsabilité.

Certains étaient habitués à travailler des pierres dures, alors qu'on peut creuser le tuffeau à la petite cuillère : une matière accessible à tous en plus d'être locale, selon le souhait de Lina Ghotmeh. Ce genre d'allers-retours entre des conférences, des visites de sites et une approche physique de la matière devrait être plus présent dans le milieu académique, notamment pour les métiers de concepteur dans le domaine du design ou de l'architecture.

Que reprenez-vous de cette expérience et en quoi a-t-elle influencé votre pratique ?

A. S-P. Il y a vraiment les relations qu'on a nouées, qui vont donner lieu à des collaborations et nourrir nos pratiques respectives. Pour ma part, la taille de pierre va m'amener à revoir ma manière d'agencer des éléments réemployés, afin de pouvoir les déconstruire.

T. B. Ce workshop a décroisé des métiers, des savoirs et des expertises, et j'espère beaucoup que cela pourra déboucher sur des collaborations. Pour la suite, cela me conforte dans l'idée qu'il faut de plus en plus se rapprocher des matériaux, particulièrement en tant qu'enseignant. Que ce soit dans des préoccupations de réemploi ou d'extraction, il faut se poser la question de l'énergie – celle de la main qui taille une lettre pendant plusieurs jours ou celle des scies électriques qui transforment des blocs marchands de plusieurs tonnes en petits éléments d'architecture. Il faut sensibiliser les étudiants à cela pour construire nos métiers.

A. S-P. Être en contact avec des sculpteurs, sculptrices, tailleurs de pierre qui, pour certains, ont fait les Compagnons, c'est aussi comprendre certaines angoisses pour ces métiers qui sont en train de se renouveler et dont certaines compétences pourraient disparaître. On a visité des sites de transformation de pierre calcaire qui était faite non plus à la main mais usinée à la fraiseuse numérique et, naïvement, je trouvais cela assez intéressant. Oui, la question de l'énergie, celle des machines ou des humains, le temps passé, le plaisir aussi ou la pénibilité de ces métiers-là : alors que ces sujets m'intéressaient déjà avant l'Académie, j'ai encore plus envie de m'y confronter désormais.







